

Musiq'3 – RTBF

RETRANSCRIPTION DE L'INTERVIEW DE DOMINIQUE MUSSCHE

ZOUZOU LEYENS - IL VINT UNE ANNEE TRES FACHEUSE

... L'année dernière, Zouzou Leyens proposait un spectacle intitulé « Monelle » d'après le roman de Marcel Schwob et c'était le premier volet d'un diptyque dont ce spectacle-ci « Il vint une année très fâcheuse » est le second volet. Alors ici, c'est le thème du passage de l'enfance à l'âge adulte qui traverse ce spectacle avec deux récits, celui du Petit Poucet, le personnage du conte et aussi la confession de Gilles de Rais. Là, on n'est plus dans le conte évidemment mais dans la réalité historique puisque vous le savez les minutes du procès nous sont parvenues. Alors, tout commence par l'évocation d'une forêt comme il y en a dans tous les contes, une forêt magique toute bruisante de sons, toute mouvante d'images. Il y a un jeu magnifique sur les perspectives dans la transparences, sur les échelles de grandeurs aussi avec un tout petit château comme un jouet, et un arbre immenses. Et puis, le Petit poucet apparaît et il raconte son histoire, incarné par Cécile Bournay. Mais déjà dès le début il y a un élément perturbateur sur le côté de la scène, c'est un personnage incarné par Brigitte Dedry. et on devine, on perçoit déjà l'ogre qui se profile. Le personnage interrompt sans cesse le récit, le commente, ce qui introduit un écho humoristique, grinçant, parfois loufoque et l'on rit énormément. Et puis peu à peu, les rires s'éteignent et c'est le personnage de l'ogre qui finit par occuper tout le plateau, alors je ne vais pas tout vous raconter, mais en tout cas, il y a une scène culminante où au fond la métaphore traditionnelle du boucher, vous savez comme dans la légende de Saint-Nicolas, est remplacée ici par celle du pâtissier. La partition sonore est essentielle, très riche, ce sont des bruits surtout, dont la plupart sont produits d'ailleurs en direct par deux musiciens qui sont assis là, à une table, sur le côté de la scène. Ils font vraiment partie de la dramaturgie. Et puis dans la troisième partie, plus aucun son, tout s'arrête. On voit apparaître un troisième comédien, Pierre Maillot. Et c'est lui qui va incarner Gille de Rais dans cette confession, lors de son procès. C'est un texte vraiment insoutenable, des gens quittent la salle d'ailleurs, à ce moment-là. Et donc, c'est la fin du spectacle. Je pense que c'est vraiment un spectacle qui interpelle, comme on dit aujourd'hui, de très très belles images aussi, on se souvient que Zouzou Leyens est en fait scénographe, c'est sa formation et j'ai pu la rencontrer.

Un spectacle violent aussi visiblement, vous évoquiez tout à l'heure le lien qu'il y a entre « Monelle » qu'elle a présenté l'année dernière au KunstenFestivaldesArts et puis le deuxième volet de ce diptyque cette fois-ci. Il y a vraiment un lien entre les deux histoires ?

Justement, c'est ce que Zouzou Leyens va nous dire dans quelques instants...

Les deux spectacles ont été pensés ensemble, un peu comme un miroir déformant l'un de l'autre, ou bien un qui serait la part de lumière et l'autre la part d'obscurité d'un même thème. Le thème est celui de la perte de l'enfance, donc du côté de « Monelle » et du côté de « Il vint une année très fâcheuse », je pars du conte, en fait. Dans « Monelle, il y avait toute une partie de l'œuvre de Schwob, la partie centrale, qui est consacrée au conte où les petites filles sont à l'orée de la perte de leur enfance. Il s'agit de dix petites filles qui vivent cette enfance et qui sont au moment précis où elles opèrent un passage. Dans « Il vint une année très fâcheuse », je travaille à partir du conte du Petit Poucet, auquel j'associe un travail sur Gilles de Rais et le conte du Petit Poucet met en jeu le passage d'un enfant à l'âge adulte, qui opère une traversée, la traversée obligatoire pour arriver à l'âge adulte. Donc, au niveau de la thématique, le lien est assez direct entre les deux, et au niveau du travail artistique, j'ai aussi fait des liens, ils travaillent un peu en écho l'un avec l'autre.

Donc, pour ce spectacle, vous partez de deux thèmes, de deux personnages : le Petit Poucet et Gille de Rais. Mais dans le Petit Poucet, il y a l'ogre et l'ogre c'est évidemment Gilles de Rais.

Oui, ce qui était important pour moi quand j'ai découvert le texte du procès de Gilles de Rais, c'était de me dire comment je peux aborder cette thématique, comment je peux partir de là ? Parce cela me semblait essentiel, j'avais besoin d'aborder cette thématique de l'horreur, quelque part, de l'irreprésentable et j'ai eu besoin de faire appel au conte pour pouvoir donner des images à ça. Et très naturellement, quand je pensais à Gilles de Rais, il y avait l'image de l'ogre dans le Petit Poucet qui me venait à l'esprit et donc j'ai associé ces deux « réalités ». Une qui appartient à l'enfance, donc à l'imaginaire, et l'autre qui appartient au réel le plus cru.

Le réel le plus cru, c'est-à-dire finalement, disons le mot, la pédophilie. C'est un sujet très délicat, on le sait, mais vous n'avez pas voulu l'aborder justement de la manière la plus sordide comme tant de faits-divers. Tout se trouve dans l'imaginaire, dans le fantasme.

Oui c'est ça, c'était très important pour moi, pour aborder cette thématique qui est quand même assez traumatisante, c'était de me dire : quels sont les moyens pour en parler ? Les moyens pour en parler c'est peut-être de ne pas essayer d'attaquer cela frontalement, de donner des images à ça. Mais au contraire, de voir quelle place on donne à cette horreur dans notre for intérieur, où l'on range ce type d'information. Et donc, pour moi, l'endroit où je peux ranger cela, c'est dans l'imagerie qui appartient aux contes, qui appartient aux histoires, qui appartient au fantasme.

Donc, cela veut dire aussi qu'il n'y a pas de point de vue moral ou éthique dans votre vision de la chose ?

Non. Voilà, ça c'est très clair pour moi, je ne veux émettre aucun jugement moral là-dessus. Vraiment, ma nécessité sur ce projet, est de donner à entendre la parole d'un assassin dans toute son incompréhension. C'est-à-dire que quand on lit le procès de Gilles de Rais, ce qui est extrêmement bouleversant et interpellant à la fois, c'est que, il y a toute la part d'horreur dont il rend compte et à la fois il se présente comme quelqu'un d'extrêmement fragile. Il pleure énormément durant son procès, il a des larmes de contrition qui sont des larmes qui le rapprochent de Dieu, quelque part, et il s'adresse beaucoup aux parents des enfants, il leur demande pardon, il demande pardon à Dieu et il veut complètement réintégrer la société des croyants. Il veut retrouver sa place quelque part au paradis. Toute cette contradiction est assez incroyable et moi c'était vraiment ça que je voulais interroger, ce n'était pas me dire : est ce qu'il ment, est ce qu'il dit la vérité ? Non, c'était savoir comment cet homme est arrivé à ses fins, c'est-à-dire à être pardonné par la société qu'il a massacrée. Il a massacré les petits, il a massacré le peuple. C'est ce même peuple qui l'a accompagné lors d'une procession immense, pour accompagner son corps à l'église où il a été enseveli, comme tout bon chrétien.

Zouzou Leyens, vous avez une formation de scénographe. Je pense que votre théâtre est très visuel, c'est vous qui créez d'ailleurs toujours la scénographie. Quelle part faites-vous entre le visuel et le texte ? Parce que le texte est très présent aussi dans le spectacle.

Mais ici, c'est assez clair, dans la mesure où je pars de deux documents littéraires. Je pars du conte du Petit Poucet de Perrault, mais je n'avais pas envie de la traiter de manière chronologique, je n'avais pas envie de raconter le Petit Poucet tel qu'on a l'habitude de l'entendre. Et d'autre part, le texte littéraire, on peut parler de texte littéraire, qui est la confession de Gilles de Rais. Pour le Petit Poucet, en fait, j'entre dans le texte avec le récit, le récit du Petit Poucet. Et puis, nous abandonnons le texte très vite, au niveau du spectacle, je veux dire, et on rentre dans la narration, qui est une narration beaucoup plus visuelle et sensorielle, je dirais, qui est une traversée visuelle et sonore du parcours du Petit Poucet.

Vous dites sonore, quelle est la part de la musique dans ce spectacle ?

Elle est assez essentielle et elle prend une place extrêmement importante. Pour moi, la musique c'est plutôt du « bruitage ». Donc c'est toute une ambiance sonore qui accompagne absolument toute la narration du conte. Donc, pour moi le son, ici, est à part entière un actant du conte. C'est-à-dire, qu'il y a deux comédiennes qui prennent chacune en charge le personnage emblématique de l'ogre et le personnage emblématique du Petit Poucet. Et pour moi, le son prend en charge tout ce qui est de l'ordre de la nature, qui est de l'ordre de l'espace, qui est de l'ordre des tensions et des pulsions intérieures aux situations.

Il n'y a pas de réalisme, non plus, dans la distribution des rôles ?

Ah non, pas du tout ! Déjà, il s'agit de deux femmes qui prennent en charge les deux personnages masculins, Poucet et l'ogre. Et puis aussi, l'ogre et le Petit Poucet sont dans deux réalités scéniques absolument différentes : le Petit Poucet est toujours dans un contexte sonore englobant ; pour l'ogre, c'est extrêmement différent, il est dans une autre valeur d'échelle, je dirais. Il n'est jamais confronté à de l'humain sur le plateau, mais il est confronté à des miniatures, des poupées. Donc l'enfance passe par la poupée quand il s'agit de l'ogre.

Finalement ces deux personnages, Zouzou Leyens, celui du conte, l'ogre et celui de la réalité historique, Gilles de Rais, comment pourrait-on les transposer aujourd'hui ? Quels seraient les équivalents de ces deux monstres ?

Pour moi, ils interrogent tous les deux une réalité qui est celle du pouvoir souverain, qui met en place un état d'exception. Alors, il peut prendre énormément de formes, ce pouvoir souverain, il peut être d'ordre économique, il peut être d'ordre écologique, il peut être d'ordre politique, il peut être d'ordre social, il peut être d'ordre privé. En préparant ce projet, nous nous sommes vraiment interrogés sur toutes les dimensions de ce pouvoir, qu'est ce qui est massacré, quel est le petit, quel est le grand, à quel type de massacre est-on est confrontés aujourd'hui ? C'est-à-dire, est ce qu'il s'agit d'une société de consommation qui dévore une partie du monde ? Voilà, on s'est posé un peu toutes ces questions. Je ne sais pas ce qui apparaît réellement dans le spectacle très concrètement, mais en tout cas ces questions sont tout le temps sous-jacentes.